

# Le Journal du Dimanche

26/CINÉMA

## La fureur de vivre

*La bande du drugstore*, de François Armanet, raconte une adolescence française juste avant Mai 68.

Drague, drogue, frime et sexe pour une jeunesse en pleine éducation sentimentale

**Danielle Attali**

ÊTRE adolescent en 1966, cela avait-il un sens différent d'aujourd'hui ? En ce temps-là, les minets mangeaient du Ron-Ron au drugstore, la mode imposait les Weston ou les Clarks, la jupe plissée, le pull shetland. On débattait sur la liberté en cours de philo, on se castagnait dans les surprises-parties. La bande de lycéens dandys et petits-bourgeois qui sévissait en haut des Champs-Élysées incarnait une jeunesse dorée, et néanmoins en proie aux tourments de la frime, la drague, l'amour, le sexe.

Rien de nouveau sous le soleil, et pourtant. *La bande du drugstore*, film joliment décalé de François Armanet, adapté de son roman paru en 1999, se savoure comme une madeleine, se regarde comme une curiosité. A travers l'histoire de deux garçons et de deux filles, Armanet photographie sa jeunesse et ses 400 coups dans

une France qui s'ennuie. Premiers baisers, premiers joints, le monde n'est pas encore *stone* et tout reste à conquérir. « Pour la première fois une génération s'est imposée aux précédentes à travers la musique, la mode, le langage, le comportement. Elle a manifesté une fureur de vivre qui s'incarne dans chaque album des Beatles, dont les pochettes illustrent parfaitement la vitesse des mutations. »

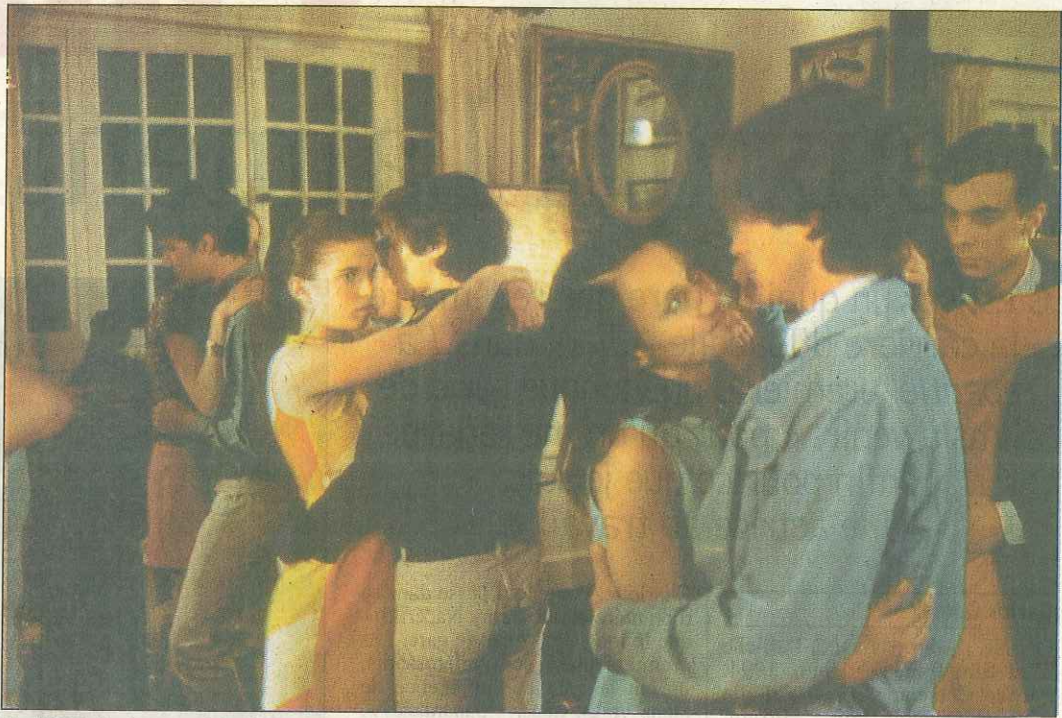
Sans sida et sans pilule, on écoute les *Playboys*, *Try Me* ou encore *Never Let Me Go* d'Aretha Franklin, on s'encanaille en boîte de nuit avec les filles de province, on passe ses vacances en Bretagne. « Le film ne cherche pas à retracer une époque », dit François Armanet, même si la peinture qu'il en fait peu paraître quasi anthropologique, avec description de mœurs et de codes sociaux. « Je suis sans nostalgie car c'est l'ennemie de la vie. J'ai surtout eu envie de parler de l'adolescence qui prend le pouvoir, qui lance un

pont à travers différentes générations. Pour la jeunesse d'aujourd'hui, les Stones, Johnny, James Dean, ça a du sens. Alors qu'en 1966-1967 nous n'avions pas d'affinités avec la musique de nos parents. »

Il faut se laisser aller dans *La bande du drugstore*, film éminemment exotique, jamais convenu, qui croque des personnages parfois aussi superficiels qu'insignifiants. « L'adolescence est une bulle. On est parfois cruel, mièvre, odieux. Mais on ne peut pas tricher avec n'importe quoi. Le cœur du film, le moment clé, c'est le dépucelage. Un événement qui trouve un écho chez n'importe quelle génération. »

Rien dans *La bande du drugstore* n'annonce d'une façon ou d'une autre les événements de Mai 68. « Nous nous sommes retrouvés au cœur de l'engagement à cause des hasards de l'histoire. A la veille de 68, dans mon lycée (Charlemagne), il y avait trois





En 1968, juste avant les barricades, l'adolescence dansait dans des « surhousms ».

Photo prod.

militants à la JCR, et pas plus avaient déjà fumé un joint. On comptabilisait trente beatniks à la Huchette. Quelques mois plus tard, on s'est réveillés gauchistes. On a tout appris très vite et inventé l'adolescence éternelle. »

Non sans humour et une certaine ironie, le réalisateur a demandé à Romain Goupil, Alain Bashung, Jacques Lanzmann,

Thierry Lhermitte... d'incarner les pères et profs de ces enfants gâtés et narcissiques en pleine « éducation sentimentale ». La mise en perspective, quand Romain Goupil tance son fils, s'avère des plus réjouissantes.

Journaliste et ancien rédacteur en chef à *Libération*, François Armanet s'est lancé dans l'aventure sans filet. « J'avais écrit le

livre. On m'a proposé de faire le film. Ça ne se refuse pas. J'ai appris en le faisant, avec la chance d'être très bien entouré. Je revendique les qualités et les défauts du film. »

**La bande du drugstore**, de François Armanet, avec Mathieu Simonet, Cécile Cassel, Aurélien Wiik, Alice Taglioni. **Sortie mercredi.** BO chez Wea.